

AVANT-PROPOS

Jean-Claude Carrière est un voyageur: le Mexique, l'Inde, les États-Unis, le Japon, l'Italie, l'Algérie, l'Espagne. Rares sont les pays où le scénariste-dramaturge-écrivain n'a pas mis les pieds. Mais ne nous y trompons pas: aucun but touristique dans sa démarche. Nous le voyons mal installé au bord d'une piscine, sirotant un jus d'orange, feuilletant on ne sait quel Baedeker ou Guide bleu. Voyager, pour lui, consiste à s'imbiber d'une culture, d'une civilisation, des mœurs des populations rencontrées, des décors, des musiques, des nourritures, des histoires et de l'Histoire.

C'est, plus précisément, l'amour qui pousse Jean-Claude Carrière à aller au-devant des autres. Par honnêteté intellectuelle, pour parfaire les connaissances qu'il doit avoir pour écrire une pièce fondée sur des mythes de l'Inde, il part avec Peter Brook dans le pays de Gandhi. De même, il reste plusieurs semaines à New York pour être proche des personnages qu'il décrit dans un film de Milos Forman.

Né dans une famille de viticulteurs (Le Vin bourru aurait pu être publié dans la collection « Terre humaine »), Jean-Claude Carrière a les pieds sur terre. Il est capable de labourer et de construire un mur. En même temps, de partir dans des voyages intergalactiques quand il dialogue avec des astrophysiciens et aborde la théorie des cordes, comme s'il s'agissait de notions d'une grande simplicité. Parions que, si un

metteur en scène lui demandait de s'installer sur la Lune pour écrire un scénario, il serait du voyage.

Voyager, c'est traverser des espaces. Ce peut être aussi parcourir des époques et des temps éloignés des nôtres. Historien de formation, Carrière s'intéresse à des périodes révolues, il va chercher dans le passé des événements qui nous parlent encore aujourd'hui: le Moyen Âge, l'Espagne des expéditions en Amérique du Sud et le christianisme anti-indien, l'Espagne et Napoléon. Remonter dans le temps, c'est aller chercher des écrivains aujourd'hui oubliés et montrer que les faits ne sont pas figés, que tout est à redécouvrir, que le monde est empli de recoins et qu'il faut essayer d'étudier les doctrines qui nous sont a priori étrangères. Carrière n'est pas bouddhiste quand il dialogue avec le dalaï-lama et ne le deviendra pas. Il y a chez lui une grande générosité. Il ne s'agit pas de garder pour lui, en égoïste, tout ce qu'il a pu acquérir de ses nombreuses pérégrinations et recherches. Il faut qu'il donne à ses interlocuteurs, ses lecteurs, ses spectateurs, le maximum de ses acquisitions. Il a besoin d'enseigner et, par là même, d'être proche des autres. Mais cet enseignement n'a rien de didactique. Carrière avance avec légèreté, humour, mystère. Et chez lui, tout se tient. Le monde de La Controverse de Valladolid est proche de celui du Mahâbârata, parce qu'il s'agit, et les exemples en sont nombreux dans son travail, de creuser l'histoire des peuples, mais aussi d'y trouver ce qui nourrit les imaginaires, de débusquer sous la gangue archétypes et mythes qui coexistent depuis des siècles. Alors, le langage et les mots deviennent la chair même de l'écrivain et du scénariste qui, en même temps que l'espace et le temps, doit les affronter sans cesse.

Adapter les légendes indiennes suppose de trouver le vocabulaire adéquat, si changeant d'un continent

AVANT-PROPOS

à un autre. Comment parlait-on sous la Révolution française? Quels mots utilisaient les truands du début du xx^e siècle à Marseille? Quoi de plus rare que le vocabulaire du sexe ou des banlieues? C'est ainsi que Jean-Claude Carrière se met au diapason des lieux et des hommes.

Nous avons parlé de liberté. Elle consiste à passer d'une caricature de Napoléon à un gag pour Pierre Étaix, d'une mise en perspective de la tolérance et de son contraire et, somme toute, de dire, loin des canons aujourd'hui en vigueur, l'immense fragilité de l'être humain.

Bernard COHN

PREMIÈRE PARTIE

INITIATIONS

1

Enfance. – Le Vin bourru. – *Un village.* – *Un Bouddha dans la crèche.* – *La guerre.* – *L'opérette.* – *La maison sans livres.* – *Les années d'Occupation.* – *Éponine ou l'Amour du Gaulois.* – *La Libération.* – *Paris.* – *Lycée Voltaire.* – *Découverte du surréalisme.* – *Aragon.*

*

BERNARD COHN : *Vous avez publié en l'an 2000 Le Vin bourru, qui est à la fois un récit de votre enfance et la description de la région de Colombières-sur-Orb, où vous êtes né le 17 septembre 1931. Pourquoi avoir attendu aussi longtemps avant d'écrire ce livre ?*

JEAN-CLAUDE CARRIÈRE : Il faut être assez vieux pour parler de son enfance, des visages, des odeurs, des sons que nous avons perdus. De plus, je n'ai jamais pensé que j'écrirais un jour mes mémoires, car je préfère vivre que raconter ma vie. Mais j'ai été invité, en Alsace, à visiter un « écovillage », un village reconstitué selon les manières d'autrefois, avec meubles, mannequins, costumes... En visitant ce musée, compte tenu des différences entre l'Alsace et le Languedoc, je me suis vu, soudain, chez moi. J'avais alors à peine soixante-cinq ans et je me disais : les treize premières années de ma vie sont déjà au musée ?

Comme toujours, en écrivant sur nous-mêmes, inévitablement, nous glissons vers la tricherie.

Nous devons nous méfier de nos propres souvenirs car ils sont façonnés, arrangés, tripotés par notre mémoire. Nous avons tendance à confondre celle-ci et passé, ce qui n'est pas la même chose (le passé, c'était hier, la mémoire, c'est aujourd'hui ; la mémoire asservit le passé). Je voulais essayer de retrouver ce qu'il y avait de vrai, d'indiscutable, ce que j'avais partagé avec d'autres. Et j'ai choisi d'écrire ce tableau de mon enfance, non pas de manière chronologique (après ceci, cela), mais en le divisant par chapitres, par thèmes.

J'ai vu à cette occasion qu'à Colombières-sur-Orb, qui comptait cinq cent cinquante habitants dans les années 1930, sur la dizaine de garçons de mon âge, huit quittèrent le village dans les années 1950. Ils ne pouvaient plus y vivre. Ce fut la fin, non seulement d'une époque, mais d'une économie. La ruée vers les villes, le grand exode rural sont liés aux années 1950. Pas seulement en France.

Cette époque où je suis né et où j'ai grandi n'existe plus, à tous points de vue : le confort des maisons, la présence des animaux, les paysages, tout a changé. Cette disparition a modifié mon regard sur le reste de ma vie. Je me suis rendu compte que, né dans une maison sans livres et sans images, j'ai passé ma vie et je la termine dans l'écriture et dans la représentation. Dans la maison où je suis né, personne n'avait écrit, sinon des lettres. Je ne vis que dans des livres et dans des films. Élevé dans une culture, j'ai vécu, je vis dans une autre.

Le Vin bourru fut longtemps le cadeau idéal pour la fête des pères. Les gens de la cinquantaine me disent souvent : « Mon père et ma mère m'ont raconté exactement ce que vous dites. » Dans ma région, personne ne filmait. Peut-être un livre était-il le meilleur moyen de garder quelque trace d'un temps perdu.

J'ai une bonne mémoire. Cependant, pour *Le Vin bourru*, j'ai interrogé ma mère et des survivants de cette époque. Je retourne là-bas deux ou trois mois par an. J'y ai conservé de très bonnes relations, particulièrement avec la famille des Barthès, nos voisins et amis depuis des siècles. Et j'ai aussi gardé notre maison, où je suis né. À ma naissance, l'électricité n'était installée que depuis trois ans, nous nous servions de lampes à pétrole en cas de coupures. Pas d'eau courante, pas de salle de bains, de toilettes. On se chauffait et on cuisinait au bois : la vie des paysans de partout, de toujours. J'étais élevé pour être un paysan, comme tous les garçons autour de moi.

De cette façon, j'ai grandi naturellement hors de toutes les contraintes qui pèsent, même invisibles, sur le dos des enfants bourgeois. Une première chance, peut-être.

Une famille modeste, pas vraiment pauvre mais modeste. Pas de cheval dans la maison : mon père travaillait avec celui des Barthès. Nous vivions tant bien que mal. Mes parents avaient même acheté une petite voiture d'occasion, une Rosengart. Tous travaillaient dur, tous les jours de l'année. Mais mon père n'avait pas d'économies, pas d'argent à la banque. Il n'y avait d'ailleurs pas de banque. Ce qui m'a frappé, plus tard, en y repensant, c'est l'organisation physique et mentale du paysan. Il a toujours quelque chose à faire : nourrir les poules, le cochon, les lapins, les chèvres, ramasser les châtaignes, semer, labourer, amasser des fagots de feuilles pour les faire sécher, nourriture d'hiver. Couper les branches des frênes, donner les feuilles aux chèvres, les écorces aux lapins, brûler le reste. Tout est calculé, tout est utile. Un paysan doit être capable de prévoir.

On disait dans le village : « Il y a ceux qui savent travailler et ceux qui ne savent pas. » Pour savoir

travailler, il faut s'organiser. Si on se trouve à tel endroit, il faut penser à rapporter ça pour le mettre là. Cela demande un petit ordinateur dans la tête, surtout dans une région de polyculture. On croit que le travail du paysan est un travail mécanique et répétitif. Erreur. Aucun jour ne ressemble à l'autre. C'est un travail avant tout mental. À cause des saisons, du soleil, de l'orage. Vite, vite, rentrer des fruits qui menacent de pourrir. Quand il a trop plu, qu'il apparaît du mildiou sur la vigne, vite, il faut sulfater. Cela suppose que le père de famille, aidé par la mère, à qui il peut demander des conseils, et même un coup de main, organise chaque soir la journée du lendemain. Avec minutie. Si par malheur, un soir, il oublie quelque chose, ou s'il est malade, s'il ne peut pas travailler, il peut mettre la famille en danger.

— *Le Vin bourru foisonne de vie, et en même temps, la mort est présente.*

— On tuait beaucoup d'animaux. Domestiques ou sauvages, ils nous aidaient à vivre. Un poisson pêché, un oiseau pris au piège : je dois en avoir attrapé des centaines. Ma mère me disait : « Jean-Claude, va chercher le poulet aux ailes un peu jaunes, on va le tuer. Tu vas lui tenir les pattes. » La mort du cochon était un événement exceptionnel, le jour de l'exécution capitale, du sacrifice. J'étais habitué. La vie était ainsi. Je ne crois pas qu'elle m'ait donné le goût du sang. Pas que je sache. Aujourd'hui, les massacres d'animaux sont immenses, mais dissimulés, clandestins.

J'ai été élevé par mon père et mon grand-père maternel, qui habitait au village voisin. Jusqu'à treize ans, j'ai appris à labourer, à greffer des arbres, à m'occuper de la terre, d'un jardin, à élever des murs en pierres sèches, à pêcher à la main. Bilingue, je parlais aussi occitan. Peu de gens le parlent encore. Une

chaîne de télévision locale émet en occitan, mais cette langue se perd. Dommage, car elle a de splendides lettres de noblesse. Au Moyen Âge, les troubadours composaient des poèmes, qui me reviennent de temps en temps et que je fredonne avec mon filleul Philippe, qui a soixante-trois ans. Petites conversations en occitan, pour le plaisir. Survivances.

Je connais même des sentiments, des émotions que je ne peux exprimer qu'en occitan. Le français ne s'y prête pas. Ici, il n'est pas vraiment chez lui.

— *Vous êtes un des rares « artistes intellectuels » d'origine populaire...*

— Nous ne sommes pas nombreux, c'est vrai. La plupart sont d'origine bourgeoise. Louis Malle m'a demandé de lui raconter mon enfance et ma jeunesse pour *Lacombe Lucien*, un scénario que je n'ai pas écrit, mais où je suis secrètement présent.

J'ai donc aménagé cette vieille maison, peu à peu, en pièces habitables, là où étaient les lapins, les poules... J'y retourne avec plaisir, ce qui me permet de voir ce qui est apparu, ce qui a disparu. Il est vain de s'acharner à maintenir le passé, nous ne le ferons pas revivre ; un jour, tout sera bel et bien perdu. Mais le passé n'avait pas l'intention de durer toujours. Au contraire. Nos ancêtres aspiraient tous à des changements.

Pendant quelque temps, au moins, nous gardons le souvenir de gens avec qui nous avons vécu et qui sont morts. Mon père a disparu jeune, à cinquante-deux ans. Plus un seul homme ne reste, dans ma famille.

Je suis ami, depuis la khâgne, avec Guy Bechtel, qui est d'origine alsacienne. Nous avons souvent travaillé ensemble, notamment pour le *Dictionnaire de la bêtise*. Au temps de nos vingt ans, je l'ai amené

à Colombières avec sa fiancée allemande, Imogen. Épris du village, ils y ont acheté une belle ruine et s'y sont domiciliés. C'est là qu'ils votent. Guy a passé sa thèse de doctorat d'histoire (avec Le Roy Ladurie, auteur des *Paysans du Languedoc*¹) sur Colombières au XVIII^e siècle. Nous avons donc une thèse sur notre village, privilège rare. Depuis cette réalisation, déjà ancienne, Bechtel envoie scrupuleusement tout ce qui se passe aux archives du département de l'Hérault. Il connaît mieux l'histoire des habitants de Colombières que moi, il m'a même appris des détails sur ma propre famille.

— *Pourquoi ce titre, Le Vin bourru ?*

— C'est l'appellation commune du premier vin de l'année, quand il n'est pas encore filtré. Tout juste fermenté, avant filtrage, il se couvre d'une espèce de bourre. Il est trouble, mal dégrossi, comme on dit d'un poulain qu'il faut le « débourrer ». C'est ce vin-là qu'on pèse pour en connaître le degré. On le goûte aussi. Ensuite, il faut le filtrer, le laisser reposer... Un peu à l'image de l'enfance. C'est un vin enfant.

Jusqu'à la fin des années 1940, la vigne, les châtaigniers, les cerises, les fraises nourrissaient les cinq cent cinquante habitants du village et des alentours. Aujourd'hui, tout est en friche. Ne restent que quelques jardins potagers. J'aurai donc connu dans ma vie un terroir fertile et maintenant abandonné, la mort de la petite paysannerie, orchestrée par les grandes surfaces. Elles préfèrent faire venir du Chili ou d'Afrique des produits inférieurs en qualité, qui subissent les dommages du voyage mais qui coûtent finalement moins cher, parce qu'on affame aussi les paysans, là-bas. Agriculture longue distance. Le patron

1. Flammarion, 1993.

d'Intermarché, à côté de chez nous, pousse les derniers paysans à la ruine, leur fait déposer leur bilan, l'un après l'autre, mais il a deux Ferrari, une BMW, deux Porsche... Il a fait sa fortune sur le dos courbé des gens de la terre. Je ne m'étonnerais pas si un jour on le retrouve pendu. Et je ne m'en attristerais pas outre mesure.

— *Dans votre maison du village, il y a un bouddha. Comment est-il arrivé là?*

— J'avais oublié cette anecdote, que m'a rappelée ma mère : « Quand tu avais six ou sept ans, je t'ai demandé ce que tu voudrais mettre dans la crèche, pour Noël. Tu m'as répondu : un bouddha. »

Ma mère ne possédait pas la moindre idée de ce qu'était un bouddha. J'avais dû lire ce nom dans un livre de contes indiens pour enfants. Elle demanda au curé du village si on pouvait mettre un bouddha dans une crèche, pour Noël. « Pourquoi pas? », dit-il, un peu incertain. Pour lui, le bouddha était un philosophe chinois. Ma mère se rendit à Bédarieux, une petite ville industrielle à quinze kilomètres de chez nous, et elle trouva un bouddha en plâtre peint au bazar local. En 1937 ou 1938. L'y trouverait-on encore?

Ce bouddha, je l'ai toujours. Ma mère l'a apporté sur le porte-bagages de son vélo et l'a placé dans la crèche. Mais, avec ses quarante centimètres de haut, il écrasait les santons, l'âne, le bœuf. C'était E.T., un *alien*. Quand les voisins venaient, nous l'enlevions. Plus tard, je lui ai acheté un beau collier en Inde. Chaque fois que j'arrive, je mets ma tête contre la sienne, je le salue. Il me rend un salut de plâtre. Il est le patron, le bienfaiteur de la maison. J'ai raconté ça au dalai-lama, il s'en est beaucoup amusé. Du « philosophe chinois », en particulier.

— *Beaucoup de personnages passent dans Le Vin bourru, des républicains espagnols qui fuyaient le franquisme...*

— Mon premier Espagnol, je l'ai vu à la rentrée des classes, en 1939. Nous venions de déclarer la guerre à l'Allemagne après l'invasion de la Pologne. Grande agitation. Des parents étaient mobilisés, les maîtresses d'école essayaient de nous calmer. Elles nous dirent aussi qu'à partir de ce jour, nous aurions deux nouveaux petits camarades. Nous vîmes monter, sur le chemin de l'école, deux frères de nos âges, huit ou neuf ans, avec des habits déchirés, de vieilles sandales, des enfants, comme on dit, « dispatchés » dans certains villages. Deux familles ici, deux familles là.

Nous avons hérité de deux familles qui ne sont jamais rentrées en Espagne, car Franco s'installait pour longtemps. Une guerre finissait, une autre commençait. Nous les avons donc accueillis de notre mieux, le village leur a trouvé un logement. L'un s'appelait Antonio et l'autre Restitudo. Nous sommes devenus copains, nous allions pêcher ou nous baigner ensemble. Ils sont devenus français, sans connaître un mot de notre langue. On leur donnait quelques œufs ou un peu de lait de chèvre. Leur mère était une femme sèche, raide, qui travaillait fébrilement. Elle allait tirer les racines de la terre, les faisait bouillir dans un peu d'eau. Elle est morte la première. Son mari trouva un emploi aux chemins de fer. L'avantage de la guerre, c'est qu'il faut remplacer ceux qui partent. Lui est mort à l'âge de cent ans. Restitudo, appelé Resti, devenu maçon, a travaillé dans ma maison. Aujourd'hui, les deux frères sont morts.

— *Et ils n'ont pas eu de problèmes avec Vichy et les Allemands?*

— Non, car nous sommes restés en zone libre pendant quelque temps. Quand le Sud est passé en zone occupée, je ne sais pas s'ils avaient déjà la nationalité française. Mais on ne les a pas mis dans des camps, comme d'autres Espagnols exilés.

— *Quels échos aviez-vous de la guerre?*

— J'ai neuf ans quand la France est battue et que s'installe le régime de Pétain. À la rentrée de 1940, nous devons d'abord apprendre à chanter « Maréchal, nous voilà ». Je connais encore par cœur cet hymne absurde, poison de la mémoire : « Maréchal, nous voilà... Tu nous as redonné l'espérance... » Chanson ridicule, d'une bêtise sans nom. Ce dont je me souviens, c'est que nous n'étions pas franchement admirateurs de Pétain. Était-ce parce que nous étions dans le Midi, en zone libre? Entre enfants, nous l'appelions « le vieillard ». C'était méprisant. Par la suite, comme partout en France jusqu'à 1942, nous étions dans l'incertitude.

Que fait-on, en temps de guerre? Un peu de marché noir à l'occasion, des combines. On se débrouille, en attendant la fin. Colombières est située à trois ou quatre cents mètres d'altitude. Nous avons des légumes, des fruits, les poissons de la rivière, du gibier. Derrière le village s'élèvent des montagnes et des plateaux : des veaux, des vaches, une autre économie, du beurre, du lait. Ma mère et Georges Barthès, notre voisin, partaient à bicyclette avec des petits tonneaux de vin sur le porte-bagages, pour l'échanger contre du pain blanc et du beurre. Toutes les semaines s'organisait un petit convoi. Ensuite, les Allemands ont tout occupé. C'est à partir de là que la Résistance a vraiment commencé. Les garçons du village étaient appelés au Service du travail obligatoire en Allemagne. La plupart prirent le maquis, dans la montagne. Leurs familles montaient

leur apporter des vivres. J'étais alors dans un collège religieux, à vingt-cinq kilomètres de là. Nous assistions, la nuit, à des parachutages d'armes. Les prêtres allumaient des feux dans la cour, et les avions lâchaient alors leurs paquets.